

FEUILLETON

DEUX ENFANTS
D'OUVRIERS

(suite)

VI

Danhout retourna vers sa femme et lui raconta avec un joyeux étonnement ce que son maître lui avait dit. Il lui avait parlé si amicalement et même serré la main !

Les Damhout, regardés, loués et enviés par tout le monde, arrivèrent enfin à leur petite ruelle, devant la maison où les Wildenslag avaient demeuré. Bavon parut vouloir s'arrêter, et éleva même, par un mouvement involontaire, son prix et sa couronne, comme pour les montrer à une créature invisible ; mais il poussa un soupir et suivit ses parents dans leur demeure.

Après les avoir embrassés de nouveau, Bavon sortit de la ruelle pour se diriger en toute hâte vers la maison de M. Raemdonck, où l'attendait un nouveau présent. Quel serait ce présent ? Un livre, peut-être autre chose !

Bavon sonna M. Raemdonck. La servante le conduisit dans le bureau. Un homme déjà âgé, le premier commis sans doute, vint à lui en souriant amicalement.

—Je vous félicite, mon garçon, dit-il en lui prenant la main. On vous a fait un honneur que vous méritez bien. J'étais présent et je me suis senti profondément ému, Cela vous portera bonheur, d'aimer ainsi vos parents.

Bavon prononça le nom de M. Raemdonck.

—Oui, je le sais, dit le commis, monsieur vous a fait venir ; mais il est dans la fabrique avec un marchand et il vous prie de l'attendre un peu. Asseyez-vous, mon ami, M. Raemdonck voudrait vous faire du bien, si c'est possible. Il voudrait connaître ce que vous savez et jusqu'à quel point vous êtes instruit, et il m'a chargé de vous mettre à l'épreuve, si vous y consentez.

—Je lui en suis bien reconnaissant et ferai tout ce qui vous plaira, répondit Bavon.

—Eh bien, placez-vous devant ce pupitre ;

—Eh bien, Vremans, quelle est l'instruction du jeune homme ? demanda-t-il. Pourriez-vous l'employer ?

—C'est un phénomène, répondit le commis. Il a à peine quinze ans, et il a une écriture aussi ferme et aussi jolie que celle d'un vieux commis. Il sait bien calculer, il a une intelligence prompte et il est capable de tout, du moins de tout ce qu'il peut avoir à faire dans le bureau sous ma surveillance.

—Vous ne prétendez pas, n'est-ce pas, qu'il pourrait remplacer le commis que vous avez renvoyé avant-hier ?

—Non, monsieur, je n'oserais l'affirmer, quoique je suis convaincu que cet élève de l'école communale me rendrait plus de services ; mais il est trop jeune et on ne doit pas le gêner dès le commencement par des appointements trop élevés.

—En effet, l'autre commis avait mille francs. Que pourrions-nous donner au fils de Danhout ? Vous savez que je veux récompenser ses parents.

—Le tiers, monsieur : trois cents francs, par exemple. Ce serait suffisant pour commencer. J'aiderai le jeune homme. S'il reste zélé et fidèle, nous pourrions augmenter ses appointements.

—C'est bien, Vremans, je vous remercie. Envoyez-moi le jeune homme, mais ne lui dites rien.

Quelques minutes après, Bavon entra et se tint debout, la casquette à la main, devant M. Raemdonck.

Celui-ci, après l'avoir considéré quelques instants avec bienveillance, lui dit :

—C'est un beau jour pour vous, mon ami ! vous vous êtes acquis beaucoup de protecteurs, et, si vous continuez comme vous avez fait jusqu'à présent, vous ferez probablement votre chemin ; mais, quoi qu'il vous arrive, n'oubliez jamais que vos parents, pauvres ouvriers de fabrique, se sont sacrifiés pour vous donner de l'éducation.

—Je ne l'oublierai pas, monsieur, répondit Bavon d'une voix émue, mais avec un sourire plein de volonté dont l'expression étonna M. Raemdonck.

—Ah ! c'est bien, dit-il, que vous soyez pénétré de tout ce que vos parents ont fait pour vous, votre père surtout, n'est-ce pas ?

—Oui, monsieur, mon père a travaillé pour moi ; c'est pour moi qu'il s'est rendu malade. Mon père a passé des nuits sans dormir pour me laisser aller à l'école.

—Vous acceptez donc la place ?

—Je puis à peine parler... Oh ! oui, oui, je ferai de mon mieux.

—Mais vous ne demandez pas ce que vous gagnerez. Si vous vous rendez utile et travaillez avec zèle, j'augmenterai bientôt vos appointements, cela dépend de vous. Maintenant, et pour le moment, vous toucherez quatre cents francs ; c'est au moins deux fois autant que votre salaire actuel.

Bavon fondit en larmes ; il bégaya quelques paroles entrecoupées, bénit son bienfaiteur, et parla de son père et de sa mère ; mais il était trop ému pour prononcer des phrases suivies.

M. Raemdonck ouvrit un tiroir de son pupitre, y prit quelque chose, s'approcha de Bavon tout étourdi, et lui dit :

—Venez demain dans le grand bureau ; le premier commis est un brave homme et un noble cœur, il aura de l'amitié pour vous et vous poussera. Je veux vous donner un denier à Dieu. Tenez, prenez ceci, portez-le à votre père avec la bonne nouvelle, et tâchez de rester digne de ma protection, vous assurerez votre propre bonheur et le bonheur de vos bons parents. Adieu, mon garçon, et à demain.

Bavon n'y voyait plus ; la tête lui tournait ; il se trouva dans la rue sans le savoir. Quatre cents francs ! Il allait gagner quatre cents francs ! Quelle richesse ! et comme sa mère allait être stupéfaite et heureuse à cette nouvelle ! Il ne pouvait pas y croire ; il rêvait peut-être ! Non, non, c'était bien vrai !

Alors seulement, il sentit quelque chose dans sa main et l'ouvrit. Deux pièces d'or de vingt francs étincelèrent à ses yeux.

Il poussa un cri de joie, et, sans faire attention aux passants qui le regardaient avec étonnement, il se mit à courir de toutes ses forces jusqu'à la maison de ses parents, en levant la main au-dessus de sa tête.

—Mère, père, s'écria-t-il, je deviens commis dans le bureau de M. Raemdonck. Je gagne quatre cents francs, bientôt je gagnerai davantage. Voilà mon denier à Dieu. Père, père ! nous serons riches ; vous vivrez sans travailler ; ma mère ne sera plus obligée de coudre la nuit. Pas tout de suite, mais cela viendra ; oui, oui, avec le temps cela viendra, dussé-je succomber à la peine.

Et, épuisé d'émotions, il se laissa tomber sur une chaise, riant et pleurant à la fois. Les parents contemplaient avec stupéfac-

POUR UN MOIS
UNE

Grande Réduction est faite

AU

GRAND ENTREPOT

DE

Vaisselles, Verreries,
Lampes, etc.

DE

M. LOUIS BRUNEAU,
RUE ST-JOSEPH.

Québec, 12 juillet. 1a.

HOTEL RIENDEAU,

CI-DEVANT

Hôtel St-Nicolas

58-60 Place Jacq-Cartier,
MONTREALSituation des plus centrales.
Chambres spacieuses, meublées à
neuf. Menus variés et excellents.

Primeurs de toutes les saisons.

Vins, Liqueurs et Cigares
de premier choix.

Telephone—Bell 1603. Federal, 738

JOS. RIENDEAU, Prop

5 juillet 1900—1a

T T T

—: 0 :—

EXTRAORDINAIRE

Un Harmonium valant \$75.00 peut

être gagné en achetant une livre

de THÉ au magasin de

J. D. DOUGLASS